

## LIVRE SEIZIÈME.

COLONIES ESPAGNOLES FONDÉES DANS LA LOUISIANE  
ET DANS LA FLORIDE.

L'HOMME n'est pas né pour le repos. Il ne devient intéressant que par ses facultés actives, et n'arrive à la gloire que par des efforts. Ses vertus ne brillent qu'autant de temps que dure son mouvement. L'époque de son inaction devient pour lui le moment de l'obscurité. Mais il peut être trop remué aussi-bien que trop peu; et rien ne serait plus difficile que de déterminer le point fixe où il doit continuer sa marche, et celui où il lui convient de s'arrêter. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que sa nature exige qu'il soit occupé, et son bonheur qu'il soit juste.

Les Espagnols franchirent-ils, ne franchirent-ils pas ces bornes salutaires dans le Nouveau-Monde? La philosophie et l'humanité ont depuis long-temps résolu le problème. Il suffira d'observer ici que, quoique dominateurs sans contradiction dans le golfe du Mexique, leurs navigateurs ne tentèrent pas de remonter le Mississipi, ni peut-être même d'y aborder. Du moins n'existe-t-il pas de monument qui nous autorise à penser que la passion des richesses ou le désir de se faire un nom en aient poussé aucun à cette entreprise.

Le fleuve fut également inconnu pendant cinquante ans aux Français établis dans le Canada, quoique l'inquiétude de leur caractère, leurs habitudes avec les naturels du pays, la mauvaise organisation de leur établissement, les poussaient sans interruption à des courses prodigieuses. Ce ne fut qu'en 1660 qu'ils en soupçonnèrent l'existence. Avertis à cette époque par les sauvages qu'il y avait à l'occident de la colonie un grand fleuve qui ne coulait ni à l'est ni au nord, ils en conclurent qu'il devait se rendre au golfe du Mexique, s'il coulait au sud, ou dans l'Océan pacifique, s'il se déchargeait à l'ouest. Le soin d'éclaircir ces faits importans fut confié en 1675 à Joliet, habitant de Quebec, homme très-intelligent, et au jésuite Marquette, dont les mœurs douces et compatissantes étaient généralement chéries.

Aussitôt ces deux hommes, également désintéressés, également actifs, également passionnés pour leur patrie, partent ensemble du lac Michigan, entrent dans la rivière des Renards qui s'y décharge, et la remontent jusque vers sa source, malgré les courans, qui en rendent la navigation difficile. Après quelques jours de marche, ils se embarquent sur le Ouisconsin, et, naviguant toujours à l'ouest, ils se trouvent sur le Mississipi, qu'ils descendent jusqu'aux Akansas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zèle les poussait plus loin; mais ils manquaient de subsis-

1.  
Découverte  
du Mississipi  
par les  
Français.

tances ; mais ils se trouvaient dans des régions inconnues ; mais ils n'avaient que trois ou quatre hommes avec eux ; mais l'objet de leur voyage était rempli, puisqu'ils avaient découvert le fleuve qu'on cherchait, et qu'ils étaient assurés de sa direction. Ces considérations les déterminèrent à reprendre la route du Canada à travers le pays des Illinois, peuple assez nombreux et très-disposé à s'allier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquèrent au chef de la colonie les lumières qu'ils avaient acquises.

La Nouvelle-France comptait alors au nombre de ses habitans un Normand nommé Lasale, possédé de la double passion de faire une grande fortune et de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avait acquis dans la société des jésuites, où il avait passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit et de cœur que ce corps célèbre savait si bien inspirer aux âmes ardentes, dont il aimait à se recruter. Lasale, prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux et entreprenant, voit enfin dans la découverte qui vient d'être faite une vaste carrière ouverte à son ambition et à son génie. De concert avec Frontenac, gouverneur du Canada, il s'embarque pour l'Europe, se présente à la cour de Versailles, s'y fait écouter, presque admirer, dans un temps où la passion des grandes choses échauffait à la fois le monarque et la nation. Il en revient comblé de

faveurs, et avec l'ordre d'achever ce qu'on avait si heureusement commencé.

C'était un beau projet. Pour en rendre l'exécution utile et solide, il fallait, par des forts placés de distance en distance, s'assurer des contrées qui séparaient le Mississipi des établissemens français ; il fallait gagner l'affection des peuplades errantes ou sédentaires dans ce vaste espace. Ces opérations, lentes de leur nature, furent encore retardées par des accidens inattendus, par la malveillance des Iroquois, par les émeutes répétées des soldats, que le despotisme et l'inquiétude de leur chef aigrissaient continuellement. Aussi Lasale, qui avait commencé ses préparatifs au mois de septembre 1678, ne put-il naviguer que le 2 février 1682 sur le grand fleuve qui fixait ses vœux et ses espérances. Le 9 avril il en reconnut l'embouchure, qui, comme on l'avait prévu, se trouva dans le golfe du Mexique ; et il était de retour à Quebec au printemps de l'année suivante.

Il part aussitôt pour aller proposer en France la découverte du Mississipi par mer, et l'établissement d'une grande colonie sur les fertiles rives qu'arrose ce fleuve. La cour se rend à son éloquence ou à ses raisons. On lui donne quatre petits bâtimens avec lesquels il vogue vers le golfe du Mexique. Pour avoir trop pris à l'ouest, la petite flotte manque son terme, et se trouve au mois de février 1685 dans la baie Saint-Bernard, à cent lieues de l'embouchure où l'on s'était proposé

d'entrer. La haine irréconciliable qui s'est formée entre le chef de l'entreprise et Beaujeu, commandant des vaisseaux, rend cette erreur infiniment plus funeste qu'elle ne devait l'être. Impatients de se séparer, ces deux hommes altiers se décident à tout débarquer sur la côte même où le hasard les a conduits. Après cette opération désespérée, les navires s'éloignent, et il ne reste sur ces plages inconnues que cent soixante-dix hommes, la plupart très-corrompus, et tous mécontents avec raison de leur situation. Ils n'ont que peu d'outils, peu de vivres, peu de munitions. Le reste de ce qui devait servir à la fondation du nouvel état a été englouti dans les flots par la perfidie ou la maladresse des officiers de mer chargés de le mettre à terre.

Cependant l'âme fière et inébranlable de La-salé n'est pas abattue par ces revers. Soupçonnant que les rivières qui se déchargent dans la baie où l'on est entré peuvent être des branches du Mississipi, il emploie plusieurs mois à éclaircir ses doutes. Désabusé de ces espérances, il perd sa mission de vue. Au lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui le conduiraient à sa destination, il veut pénétrer dans l'intérieur des terres, et prendre connaissance des fabuleuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupait uniquement, lorsqu'au commencement de 1687 il fut massacré par quelques-uns de ses compagnons, irrités de ses hauteurs et de ses violences.

La mort du chef disperse la troupe. Les scélérats qui l'ont assassiné périssent par les mains les uns des autres. Plusieurs s'incorporent aux tribus indiennes. La faim et les fatigues en consomment un assez grand nombre. Les Espagnols voisins chargent de fers quelques-uns de ces aventuriers, qui finissent leurs jours dans les mines. Les sauvages surprennent le fort qu'on avait construit, et immolent à leur rage ce qui s'y trouve. Il n'échappe à tant de désastres que sept hommes, qui, ayant erré jusqu'au Mississipi, se rendent au Canada par les Illinois. Ces malheurs font oublier en France une région encore peu connue.

D'Iberville, gentilhomme canadien, qui avait fait à la baie d'Hudson, en Acadie et à Terre-Neuve des coups de main très-hardis et non moins heureux, réveille en 1697 l'attention du ministère. On le fait partir de Rochefort avec deux vaisseaux. Il découvre le Mississipi en 1699, le remonte jusqu'aux Natchez, et, après s'être assuré par lui-même de tout ce qu'on avait publié d'avantageux, il construit à son embouchure un petit fort qui ne subsiste que quatre ou cinq ans. Cependant il va établir ailleurs sa colonie.

Entre le fleuve et Pensacole, que les Espagnols venaient d'élever dans la Floride, est une côte d'environ quarante lieues d'étendue, où aucun bâtiment ne peut aborder. Le sol en est sablonneux et le climat brûlant. On n'y voit que quelques cèdres, quelques pins épars. Dans ce grand

11.  
Les Français s'établissent dans le pays arrosé par le Mississipi, et l'appellent Louisiane.

espace est un canton nommé Biloxi. Cette position, la plus triste, la plus stérile de ces contrées, est celle qu'on choisit pour fixer le petit nombre d'hommes qu'Iberville avait amenés sous l'appât des plus grandes espérances.

Deux ans après arrive une nouvelle peuplade. On retire la première des sables arides où elle avait été jetée, et toutes deux sont réunies sur les bords de la Maubile. Cette rivière n'est navigable que pour des pirogues; les terres qu'elle arrose ne sont pas fertiles. C'étaient des motifs suffisans pour abandonner l'idée d'un pareil établissement. Il n'en fut pas ainsi. On décida que ces désavantages seraient compensés par la facilité des communications avec les sauvages voisins, avec les Espagnols, avec les îles françaises et avec l'Europe. Le port qui devait former ces liaisons ne tenait pas au continent. Un hasard heureux ou malheureux l'avait placé à quelques lieues de la côte, dans une île déserte, ingrate et sauvage, qu'on décora du grand nom d'*île Dauphine*.

Une colonie fondée sur de si mauvaises bases ne pouvait prospérer. La mort d'Iberville, qui en 1706 termina sa carrière devant la Havane en servant glorieusement sa patrie dans la marine, acheva d'éteindre le peu d'espoir qui restait aux plus crédules. On voyait la France trop occupée d'une guerre désastreuse pour en pouvoir attendre des secours. Les habitans se croyaient à la veille d'un abandon total; et ceux qui se flattaient de

pouvoir trouver ailleurs un asile s'empressaient de l'aller chercher. Il ne restait que vingt-huit familles, plus misérables les unes que les autres, lorsqu'on vit avec surprise Crozat demander en 1712 et obtenir pour quinze ans le commerce exclusif d'une région qu'on appelait *Louisiane*.

C'était un négociant célèbre, qui, par de vastes entreprises sagement combinées, avait élevé l'édifice d'une fortune immense. Il n'avait pas renoncé à augmenter ses richesses, mais il voulait que ses nouveaux projets contribuassent à la prospérité de la monarchie. Une ambition si noble tourna ses regards vers le Mississipi. Le soin d'en défricher le sol fertile ne l'occupait pas. Son but était d'ouvrir par terre et par mer des communications avec l'ancien et le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toutes les espèces, et d'en tirer le plus qu'il pourrait de métaux. La concession qu'il avait désirée lui paraissait l'entrepôt naturel et nécessaire de ses vastes opérations; et les démarches de ses agens furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives, toutes infructueuses, l'ayant désabusé de ses espérances, il se dégoûta de son privilège, et le remit en 1717 à une compagnie dont le succès étonna toutes les nations.

Elle fut formée par Law, ce célèbre Écossais, sur lequel on n'eut pas, dans le temps, des idées bien arrêtées, et dont le nom paraît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers et le

iii.  
La Louisiane a une grande célébrité au temps du système imagi-

né par Law.  
Pourquoi.

petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi était, depuis son enfance, de porter un œil curieux et réfléchi sur toutes les puissances de l'Europe, d'en approfondir les ressorts, d'en calculer les forces. L'état où l'ambition désordonnée de Louis XIV avait plongé la France fixa singulièrement ses regards. Ils s'arrêtèrent sur des ruines. Un empire qui, durant quarante ans, avait causé tant de jalousie, tant d'inquiétude à tous ses voisins, ne montrait plus ni vigueur, ni vie. La nation était écrasée par les besoins du fisc, et le fisc par l'énormité de ses engagements. En vain on avait réduit la dette publique dans l'espoir de redonner du prix aux créances respectées. Cette banqueroute du gouvernement n'avait produit que très-imparfaitement l'espèce de bien qu'on en attendait. Les papiers royaux étaient encore infiniment au-dessous de leur valeur originale.

Il fallait ouvrir un débouché aux effets pour prévenir leur discrédit total. La voie du remboursement était impraticable, puisque les intérêts pour les sommes dues absorbaient presque entièrement les revenus du gouvernement. Law imagina un autre expédient. Au mois d'août 1717 il fit créer, sous le nom de *compagnie d'occident*, une association dont les fonds devaient être faits avec des billets d'état. Ce papier était reçu pour sa valeur entière, quoiqu'il perdît cinquante pour cent dans le commerce. Aussi le capital, qui n'était que de cent millions, fut-il rempli dans peu

de jours. Il est vrai qu'avec ces singuliers moyens on ne pouvait pas fonder une puissante colonie dans la Louisiane, comme le privilège exclusif semblait l'exiger : mais un espoir d'un autre genre soutenait l'auteur de ces nouveautés.

Ponce de Léon n'eut pas plus tôt abordé à la Floride en 1512, qu'il se répandit dans l'Ancien et le Nouveau-Monde que cette région était remplie de métaux. Ils ne furent découverts ni par François de Cordoue, ni par Velasquez de Ayllon, ni par Philippe de Narvaez, ni par Ferdinand de Soto, quoique ces hommes entreprenans les eussent cherchés pendant trente ans avec des fatigues incroyables. L'Espagne avait enfin renoncé à ses espérances ; elle n'avait même laissé aucun monument de ses entreprises ; et cependant il était resté vaguement dans l'opinion des peuples que ces contrées renfermaient des trésors immenses. Personne ne désignait le lieu précis où ces richesses pouvaient être ; mais cette ignorance même servait d'encouragement à l'exagération. Si l'enthousiasme se refroidissait par intervalles, ce n'était que pour occuper plus vivement les esprits quelque temps après. Cette disposition générale à une crédulité avide pouvait devenir un merveilleux instrument dans des mains habiles.

Dans les temps malheureux, il en est des espérances du peuple comme de ses terreurs, comme de ses fureurs. Dans ses fureurs, en un clin-d'œil les places sont remplies d'une multitude qui s'a-

gite , qui menace et qui hurle. Le citoyen se barricade dans sa maison ; le magistrat tremble dans son hôtel ; le souverain s'inquiète dans son palais. La nuit vient , le tumulte cesse , et la tranquillité renaît. Dans ses terreurs , en un clin d'œil la consternation se répand d'une ville dans une autre ville , et plonge dans l'abattement toute une nation. Dans ses espérances , le fantôme du bonheur , non moins rapide , se présente partout ; partout il relève les esprits , et les bruyans transports de l'allégresse succèdent au morne silence de l'infortune. La veille tout était perdu ; le jour suivant tout est sauvé.

De toutes les passions qui s'allument dans le cœur de l'homme il n'y en a point dont l'ivresse soit aussi violente que celle de l'or. On connaît le pays des belles femmes , et l'on n'est point tenté d'y voyager. L'ambition sédentaire s'agite dans une enceinte assez étroite. La fureur des conquêtes est la maladie d'un seul homme , qui en entraîne une multitude d'autres à sa suite. Mais supposez tous les peuples de la terre également policés , et l'avidité de l'or déplacera les habitans de l'un et l'autre hémisphère. Partis des deux extrémités du diamètre de l'équateur , ils se croiseront sur la route d'un pôle à l'autre.

Law , auquel ce grand ressort était bien connu , persuada aisément aux Français , la plupart ruinés , que les mines de la Louisiane , dont on avait si long-temps parlé , étaient enfin trouvées ; qu'elles

étaient même plus abondantes que la renommée ne l'avait publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté déjà trop accréditée , on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une découverte si précieuse , avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L'impression que fit ce stratagème sur un peuple singulièrement passionné pour les nouveautés est inexprimable. Chacun s'agitait pour acquérir le droit de puiser dans cette source , regardée comme inépuisable. Le Mississipi devint un centre où tous les vœux , toutes les espérances , toutes les combinaisons se réunissaient. Bientôt des hommes riches , puissans , et qui la plupart passaient pour éclairés , ne se contentèrent pas de participer au gain général du monopole , ils voulurent avoir des propriétés particulières dans une région qui passait pour le meilleur pays du monde. Pour l'exploitation de ces domaines , il fallait des bras : la France , la Suisse et l'Allemagne fournirent avec abondance des cultivateurs qui , après avoir travaillé trois ans gratuitement pour celui qui aurait fait les frais de leur transplantation , devaient devenir citoyens , posséder eux-mêmes des terres et les défricher.

Durant les accès de cette fièvre ardente , ou dans les années 1718 et 1719 , on entassait sans soin et sans choix , dans des navires , tous ces malheureux. Ils n'étaient pas déposés à l'île Dauphine , dont des monceaux de sable venaient de

comblent la rade. Ils n'étaient pas jetés à la Maubile, à laquelle il ne restait plus rien depuis qu'elle avait perdu son port. C'était le Biloxi, cet affreux Biloxi, qui recevait tous les nationaux, tous les étrangers qu'on avait séduits. Ils y périssaient par milliers, de faim, d'ennui et de chagrin. Pour les conserver, il n'aurait fallu que les faire entrer dans le Mississipi, que les placer sur les terrains qu'ils devaient mettre en valeur. Mais telle était l'impéritie ou la négligence de ceux qui dirigeaient l'entreprise, qu'ils ne firent jamais construire les bateaux nécessaires pour une opération si simple. Après même qu'on se fut assuré que les navires qui arrivaient d'Europe pouvaient la plupart remonter le fleuve, le Biloxi continua à être le tombeau de tristes victimes d'une imposture politique. On ne transféra le quartier général de la colonie à la Nouvelle-Orléans qu'au bout de cinq ans, c'est-à-dire lorsqu'il ne restait presque aucun des infortunés qui s'étaient si légèrement expatriés.

Mais, à cette époque trop tardive, le charme était rompu. Les mines avaient disparu. Il ne restait que la confusion d'avoir embrassé des chimères. La Louisiane éprouvait le sort de ces hommes singuliers dont on s'est fait d'abord une idée trop avantageuse, et qu'on punit de cette renommée en les rabaisant au-dessous de leur valeur réelle. On cherche par l'excès du blâme à persuader qu'on n'a pas donné dans l'erreur commune. Comment en effet imaginer qu'on s'acharnât à

dire du mal de soi? Ce pays d'enchantement fut en exécration : son nom devint un nom d'opprobre. Le Mississipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prisons, que dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvait-on espérer d'un édifice élevé avec ces matériaux? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qui avaient été transplantés dans ces climats sauvages allèrent étaler dans les établissemens anglais ou espagnols le dégoûtant spectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poison dont ils avaient apporté le germe. Le plus grand nombre erra dans les forêts, jusqu'à ce que la faim et les fatigues eussent terminé son sort. Rien n'était commencé dans la colonie, et cependant on y avait enterré vingt-cinq millions. Les administrateurs de la compagnie, qui faisaient ces énormes avances, avaient la folle prétention de former dans la capitale de la France le plan des entreprises qui convenaient à ce Nouveau-Monde. Paris, qui ne connaît pas même les provinces, qu'il dédaigne et qu'il épuise, Paris voulait tout soumettre aux opérations de ses frivoles et rapides calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeait, on façonnait, on dirigeait chaque habitant de la Louisiane, avec les gênes et les entraves qu'on jugeait bien ou mal favorables au

monopole. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on aurait appelés dans la colonie en leur assurant cette liberté que tout homme désire, la propriété qu'il a droit d'attendre de son travail, et la protection que toute société doit à ses membres; ces encouragemens, donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auraient produit des effets infiniment plus grands et plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides et plus utiles que tous ceux qu'un privilège exclusif avait pu faire avec ses trésors administrés et distribués par des agens qui ne pouvaient avoir ni toutes les connaissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministère croyait important au bien de l'état de laisser la Louisiane entre les mains de la compagnie. Ce corps eut besoin de tout son crédit pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilège. On lui fit même acheter en 1731 cette faveur par le sacrifice d'une somme de 1,450,000 livres: car il est des empires où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer, et celui de s'enrichir, parce que le bien et le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance.

Tout le temps que le privilège exclusif avait tenu la Louisiane dans les fers, il avait exigé, selon les distances, cinquante, soixante, quatre-vingts,

cent pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'il y faisait passer; il avait réglé par un tarif plus oppresseur encore le prix des denrées que la colonie lui livrait. Comment un établissement naissant aurait-il pu faire des progrès sous le joug d'une tyrannie si atroce? Aussi le découragement était-il universel. Pour redonner du ressort et de l'énergie aux esprits, le gouvernement voulut qu'une possession devenue vraiment nationale, éprouvât de plus heureuses influences. Dans cette vue, il régla que tout ce que le commerce de France porterait dans cette contrée, que tout ce qu'il en rapporterait serait exempt pendant dix ans de tous les droits d'entrée et de sortie. Voyons à quel degré de prospérité une disposition si sage eleva cette région célèbre.

La Louisiane est une vaste contrée bornée au midi par la mer, au levant par la Floride et la Caroline, au couchant par le Nouveau-Mexique, au nord par le Canada et par des terres inconnues qui doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas possible de fixer sa longueur avec précision; mais sa largeur commune est de deux cents lieues.

Le climat varie beaucoup dans un si grand espace. A la basse Louisiane, les brouillards sont trop communs au printemps et durant l'automne; l'hiver est pluvieux, et accompagné de loin en loin de faibles gelées; la plupart des jours d'été sont gâtés par de violens orages. Sur ce vaste espace,

iv.  
Étendue,  
sol et climat  
de la  
Louisiane.